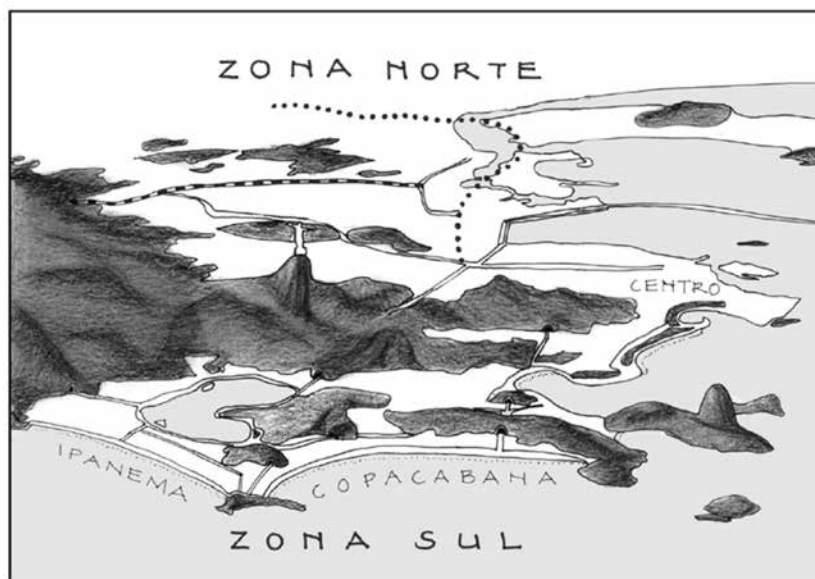


Masculinité(s) noire(s)

Géographies d'un stigmaté sur la plage d'Ipanema

Claire Brisson

« La masculinité dans notre société évoque inévitablement les notions de pouvoir, légitimité et privilège », affirme Halberstam (1999, p. 2), rappelant combien les pratiques associées à la masculinité sont autant d'instruments de domination symbolique des hommes sur les femmes, et comment la configuration des pratiques de genre vise à assurer la perpétuation du patriarcat (Connell, 2014). Il s'agit aussi, en creux, de poser la masculinité comme fondamentalement relationnelle, n'existant que dans un rapport dialectique à la féminité. Toutefois, parce que le genre est une manière de structurer et hiérarchiser la pratique sociale et non un type de pratique sociale spécifique, il s'articule avec d'autres rapports de pouvoir : la classe, la race, l'âge par exemple. C'est d'abord au sein du *Black Feminism* que s'élabore une réflexion sur l'addition des oppressions, leur croisement, leur intersectionnalité ou encore leur co-imbrication (Crenshaw, 1991). Ces apports éclairent les recherches sur la masculinité : celle-ci ne renvoie pas seulement à l'organisation sociale des différences perçues entre les sexes, elle signifie en même temps d'autres types de domination. En ce sens, il convient de parler de masculinités plurielles, puisqu'il existe plusieurs modalités d'expression de la masculinité. S'inspirant des travaux de Connell, Cha Prieur (2012) montre ainsi que les masculinités sont toujours relatives. Elles ne se construisent pas seulement relativement aux féminités, « il existe aussi des masculinités compétitives qui se structurent dans des relations de domination et des rapports de pouvoir entre hommes ». Connell (1995 ; 2014), empruntant à Gramsci, a notamment mis en évidence l'existence d'une « masculinité hégémonique » par rapport à laquelle se



ALEXANDRE BRUM - AGENCIA O DIA

définissent des masculinités alternatives, qu'elles soient « complices », « subordonnées » ou « marginalisées¹ ». Les trois premières – hégémonique, complice, subordonnée – sont situées au sein de l'ordre du genre ; la dernière – marginalisée – croise surtout des positions différentes en termes de classe et de race. Dans le contexte qui nous intéresse ici, il paraît important de spécifier que la masculinité hégémonique est ce qui garantit la position dominante des hommes blancs et la subordination des femmes et des Noir-e-s dans leur ensemble. Les masculinités

1. Cette typologie peut laisser penser que les masculinités sont étudiées séparément et de fait essentialisées par Connell. Il n'en est rien puisque l'auteur insiste sur le caractère historique des agencements des masculinités et sur les liens et les glissements entre elles.

noires, souvent étudiées dans un contexte nord-américain (Staples, 1982 ; Hooks, 2004), sont donc l'archétype de masculinités marginalisées ou subalternes : « En raison de la blancheur des modèles de genre hégémoniques, les hommes noirs n'ont jamais pu être de "vrais hommes" selon les critères dominants » (Djavadzadeh, 2015).

Production narrative d'une masculinité noire déviante

C'est à partir de ce cadre théorique que sont étudiées l'articulation d'une culture locale de la plage au Brésil, à Rio de Janeiro, et la production d'un discours médiatique normalisé de masculinité racialisée², aboutissant à la construction d'une norme spatiale stéréotypée de masculinité noire sur la plage d'Ipanema, à partir d'une analyse quantitative et qualitative des journaux en ligne *O Globo*, *O Dia* et *Folha de São Paulo*, informée par une revue de la littérature en sciences sociales sur le Brésil. Cette échelle qui est celle du discours et de l'idéologie est ensuite confrontée à une échelle plus individuelle de la pratique de la masculinité, étudiée dans le cadre d'entretiens individuels semi directifs³ et de « réunions entre copains⁴ » : la production de géographies noires à la plage dans les récits/discours sur la criminalité de l'homme noir a en effet une traduction concrète sur les pratiques de ces mêmes hommes noirs – mais aussi des femmes noires. Elle contribue à alimenter des géographies de la violence et des territoires de la honte sur les plages mêmes. La micro géographie du pouvoir implique des négociations par les individus de leurs identités dans et par l'espace.

2. L'adjectif « racialisé » est ici employé pour souligner comment l'apparence (en l'occurrence la couleur de peau) est utilisée comme signe distinctif sous-tendant l'instauration d'un ordre discriminant. Si la race est donc un rapport social par lequel des groupes sont assignés à une identité et un statut qui justifient leur position dominée dans les rapports sociaux, l'expression « masculinité racialisée » signale quant à elle combien la dialectique de genre n'est pas indépendance de la race, et combien les rapports sociaux sont imbriqués.

3. Cet article s'appuie principalement sur dix-neuf entretiens individuels semi directifs, pour la plupart répétés, conduits auprès d'hommes non blancs originaires de la zone nord de la ville, de la périphérie ou de favelas. Dans le cadre d'un travail plus général de doctorat sur les rapports de domination sur les plages de Rio de Janeiro, des entretiens ont également été réalisés auprès des résidents des quartiers de la zone sud ou d'autres habitués de la plage.

4. Nous empruntons cette expression à Rachele Borghi, à la suite d'une discussion informelle. Ces « réunions entre copains » consistent en cinq entretiens collectifs d'environ une heure, avec un effectif variable de quatre à six hommes, sur un principe approchant celui des *in-depth groups* (Kneale) ; ils en diffèrent dans la mesure où mon collectif s'est constitué autour de la figure de Renato, un de mes informateurs principaux. Les enquêtés sont tous liés à lui par des liens d'amitié. En conséquence, l'homogénéité du groupe est forte : tous sont des hommes de moins de trente ans, pardes ou noirs, résidant dans des quartiers défavorisés (favelas de la zone Sud ou de la zone Nord). Certains d'entre eux revendiquent le statut de *funkeiros* (4), d'autres pas (2).

Une telle position va à l'encontre des représentations promues des plages brésiliennes. Celles-ci, *a fortiori* à Rio, sont traditionnellement présentées comme l'un des derniers remparts contre la polarisation croissante des villes brésiliennes. La littérature scientifique sur l'espace public au Brésil met en évidence les processus accélérés, dans l'espace urbain, de ségrégation selon des logiques de classes et de races, et de privatisation du fait du développement des *condominios fechados* et des *shoppings* (Caldeira, 2003 ; Souza, 2005 ; Vargas, 2006 ; Chase, 2008). Dans ce contexte, les plages urbaines, parce qu'accessibles à toutes et tous, offriraient les plus grandes possibilités de rencontres avec l'altérité et la diversité (Da Matta, 2006). Elles renverraient donc à ce que Marshall Berman (1986) qualifie d'*open-minded public space*, à savoir un espace encourageant les rencontres entre des individus de différentes origines, classes, cultures, religions, etc. ; un espace où l'intrus est accepté. Cette utopie de la « démocratie de bord de mer » a largement nourri le mythe du Brésil comme démocratie raciale (Freyre, 2002). Les visions idéalisées des plages brésiliennes ont été questionnées, sinon défaits dans les recherches les plus récentes. Les travaux de Freeman (2002 ; 2008) et de Farias (2006) soulignent combien le mythe de l'espace démocratique occulte les rapports de pouvoir existant sur les plages de Rio de Janeiro. Ces dernières reproduisent donc l'exclusion existante dans la ville. En m'appuyant sur l'analyse de la médiatisation des *arrastões*⁵ sur les plages de la Zona Sul, je soutiens que ces plages, en ce qu'elles sont mises en discours, ne traduisent pas seulement l'exclusion, mais participent pleinement de son élaboration. 113 articles ont été recensés entre janvier 2014 et janvier 2016 dans les trois journaux en ligne précédemment mentionnés⁶ : le traitement médiatique de l'*arrastão* s'avère être le moyen privilégié de la construction d'un discours hégémonique sur la masculinité noire – entendue ici comme non blanche⁷.

5. Les *arrastões* consistent en l'irruption d'un groupe d'individus qui provoque la panique et la désertion de la plage par les personnes présentes, dont les affaires sont alors aisément dérobables. Le phénomène repose donc sur la peur mimétique dans le processus de désertion.

6. Plusieurs raisons motivent le choix de ces journaux pour l'analyse : d'abord, leur audience dans l'État de Rio de Janeiro est forte ; ensuite, leur analyse comparée offre la possibilité de confronter le traitement médiatique de l'*arrastão* à l'échelle locale et à l'échelle nationale, et de mesurer les éventuels décalages ; enfin, sur un plan davantage pratique, ils offrent tous trois une version numérique, accessible en ligne depuis l'étranger.

7. Ce parti-pris rompt avec le triptyque *preto/branco/pardo* traditionnellement mobilisé dans les classifications statistiques raciales au Brésil et qui inclurait 98 % de la population brésilienne (les 2 % restant relevant de groupes indigènes ou « jaunes »), de même qu'il tient à distance l'idée selon laquelle la subjectivité dans l'affirmation d'une couleur de peau serait essentielle au Brésil. Suivant certains auteurs, je pose que l'usage courant de termes associés à l'idée de mixité raciale relève davantage de la censure que d'une représentation réelle des enquêtés.



ALEXANDRE BRUM - AGENCIA O DIA

Le coupable type est en effet presque exclusivement un homme ; seul un article, celui du 20 janvier 2015 paru dans *Globo*, « Jovens que faziam arrastões na orla mudam de tática para escapar de blitzes em ônibus⁸ » évoque deux coupables femmes parmi un groupe de cinq jeunes. C'est un jeune : il est significatif que les journaux fournissent très régulièrement des précisions sur les âges des suspects et insistent, *via* les clichés accompagnant les articles, dans la monstration d'enfants armés. Les jeunes dans l'espace public sont un motif récurrent de panique morale dans les sociétés contemporaines (Loader *et al.*, 1998 ; Pain, 2001), et cette jeunesse est pensée au masculin. Rachele Pain (2001) rappelle ainsi : « Les hommes et les jeunes (et particulièrement les jeunes hommes) sont construits comme provoquant la peur chez autrui⁹. » C'est enfin un noir, pauvre, originaire de favelas et/ou de la zone nord de la ville ou des *suburbios* ; il agit toujours en groupe, avec ses semblables. Quand la couleur de peau n'est pas explicitement mentionnée dans le texte des articles, des clichés prennent à leur charge l'association entre jeune noir et coupable. Contrairement à Penglase (2007), nous considérons donc que le discours sur la criminalité et la violence urbaine qui émerge au Brésil

8. « Les jeunes qui commettent des *arrastões* en bord de mer changent de tactique pour échapper aux contrôles des omnibus » (traduction de l'auteur).

9. « Men and young people (and especially young men) are commonly constructed as provoking fear in others. »

au milieu des années 1990 repose explicitement sur un critère racial. L'article du 24 septembre 2015 paru dans *Globo*, consécutif à la vague d'*arrastões* du week-end du 19 au 20 septembre, donne un aperçu qui condense l'ensemble de ces caractéristiques :

Entre novembre 2014 et mars 2015, 730 enfants et adolescents ont été arrêtés. [...] Parmi eux, 87,73 % avaient plus de 12 ans, et 85,07 % étaient de sexe masculin. 86,69 % étaient pardes ou noirs et 82,38 % n'avaient pas sur eux de documents officiels. Par ailleurs, 87,99 % étaient inscrits dans des établissements scolaires et 86,15 % étaient habitants de la ville¹⁰.

S'élabore ainsi un script pathologique de masculinité noire : déviante et criminelle. Celle-ci se construit en association à la violence et la sauvagerie, non sans lien à un imaginaire racialisé qui fait de l'homme noir un criminel en puissance. Le traitement médiatique de l'*arrastão* peut finalement être relu à la lumière du concept de panique morale (Young, 1971 ; Cohen, 1972) : la déviance est socialement construite, un groupe de personnes – les jeunes hommes noirs – incarne une menace pour le reste de la société et permet la définition de frontières entre le moralement acceptable/désirable et le moralement indésirable/inacceptable. Le corps noir devient celui d'une victime expiatoire.

10. Traduction de l'auteur.

The negro is a place: « out of place »

La racialisation des discours publics sur la masculinité, qui mettent au premier plan les périls du virilisme supposé des jeunes de la zone Nord de Rio ou des *suburbios*, définis par leur appartenance de classe (en l'occurrence populaire) et en termes raciaux (peau non blanche), signifie donc un régime de représentation stigmatisant et déshumanisant. Ce régime de représentation est celui du stéréotype (Hall, 1996 ; 1997 ; Bhabha, 2004 ; Mercer, 1994) : il réduit, essentialise, naturalise et fixe l'autre selon des critères combinés, ici de race, de genre, d'âge et de classe, en même temps qu'il permet la légitimation d'un autre groupe, opposé justement à cet autre. Ces pratiques révèlent combien est induré l'ordre colonial dans lequel la culture est biologisée et la différence naturalisée sous le signe de l'infériorité.

Correa (1996), et à sa suite Damasceno (2000) et Collins (2005), ont souligné le rôle joué par l'industrie de la culture populaire dans la perpétuation de stéréotypes, ou de *controlling images* : le répertoire d'images des médias est une forme symbolique de domination qui contrôle, simplifie et dépolitise la négritude. Cette violence symbolique informe et légitime des pratiques de contrôle et de domination, étatiques principalement bien que non exclusivement. Garland (1996, p. 461) montre comment l'utilisation d'une menace sociale favorise la promotion de stratégies punitives. En l'occurrence, la prévention des *arrastões* justifie la mise en place chaque année, à l'approche de l'été, de l'Operação Verão, dont l'une des actions consiste en un contrôle policier des lignes d'omnibus permettant aux suburbains et aux habitants de la zone nord d'accéder aux plages de la zone Sud. La localisation préférentielle de ces contrôles, aussi appelés *blitz*¹¹, sur les lignes de bus 476 (Méier/Leblon), 474 (Jacaré/Jardim de Alah), 472 (Triagem/Leme) et 484 (Olaria/Copacabana), ainsi que la mention, dans les médias, d'interpellations au niveau de l'avenue du maréchal Rondon, grand axe de circulation est/ouest qui traverse, entre autres, les *bairros* de Lins de Vasconcelo, Engenho novo, Riachuelo, Rocha, Sao Francisco Xavier et Mangueira, tous situés en *zona norte* soulignent les arrangements spatiaux de l'altérité dans une ville antinoire. Les contrôles ciblent prioritairement ceux « ne portant pas de chemises », n'ayant « pas d'argent » sur eux, « pas de documents officiels » et surtout ayant un « délit de sale gueule » ou de « sale corps », c'est-à-dire un corps noir le plus souvent. Les troubles sur

les plages sont donc associés directement à un modèle corporel, une forme de présentation de soi (Goffmann, 1973) et à une localisation géographique privilégiée. S'élabore une confusion, à l'échelle de l'aire urbaine, de certaines géographies et de certains corps dans le récit cohérent du crime et de l'ordre, jouant la division classique de la cité entre zone Nord, zone Ouest et Baixada Fluminense, défavorisées, et zone Sud, concentrant les emblèmes du prestige et de la richesse¹². Cette confusion opère toutefois également à une échelle beaucoup plus fine : celle de la plage même. Sur une portion de plage qui va d'Arpoador (*posto* 7¹³) à Leblon (*posto* 12), près de 80 % des *arrastões* dont il est fait mention dans les journaux renvoient aux *postos* 7 et 8. La masculinité noire marginale l'est doublement, puisque la mise à l'écart sociale est rejouée sur le plan spatial. Ces discours font des Noirs des éléments de transgression (*out of place*, Cresswell, 1996) plutôt que des éléments constitutifs de l'espace public. Les pouvoirs ont donc contribué à la fixation d'un corps illégitime, mais ils ont aussi défini des espaces potentiellement « dangereux » : Arpoador *posto* 7 et Ipanema *posto* 8, corps et espace fusionnant presque. Les week-ends d'été, le choix de faire patrouiller de façon plus marquée qu'ailleurs la police à cet endroit provoque par rétroaction une inquiétude justement du fait de cette présence, conformément aux conclusions de Davis (1992), pour qui les tactiques de planification destinées à créer des *safe spaces* conduiraient souvent à plus de peur, d'exclusion et d'isolement. Il existe donc un jeu sur le plan émotionnel d'un pouvoir pour imposer sa microgéographie et fixer ce qui est plus ou moins fréquentable, ceux qui sont plus ou moins fréquentables.

Performer une « masculinité de protestation » à Arpoador

Cette échelle du discours et de l'idéologie doit être confrontée à une échelle plus individuelle de la pratique de la plage par les jeunes hommes noirs. Il s'agit de comprendre comment ceux qui sont le plus directement visés par les discours stigmatisants négocient leur présence sur le sable et définissent leurs identités. La tension entre l'identité et la masculinité prescrites d'une part et l'identité et la masculinité choisies de l'autre ouvre la voie à

11. Les *blitz* se sont développés à la fin des années 1980 comme des actions policières destinées à contrôler la circulation des citoyens et des véhicules. Le nom donné à ces actions policières renvoie clairement à la *blitzkrieg* allemande de la Deuxième Guerre mondiale. Comme bases d'une politique de sécurité, ces pratiques servent surtout à renforcer l'imaginaire spatial d'une guerre (Ramos Valverde, 2004).

12. Cette terminologie est loin d'être parfaite, du fait de la présence de favelas dans la zone Sud, et inversement de *bairros* plus ou moins aisés dans les autres quartiers de la ville (Barra da Tijuca en zone ouest, par exemple). L'usage général de ces termes dans le texte entend refléter la façon dont ils sont utilisés, compris et associés à Rio à différents niveaux de richesse et de prestige.

13. À Rio de Janeiro, les *postos* renvoient à des points de repère pour les occupants de la plage. Sur une même plage existent donc plusieurs *postos*, bien visibles puisque le numéro est affiché en grand et en couleur sur un bloc de béton faisant office de sanitaires.

un examen des performances identitaires à la plage et des narrations de soi.

La première fois que je remarque Renato, 21 ans (lors de notre premier entretien), un dimanche de février sur la plage d'Arpoador, je ne vois que lui sur une plage bondée : Renato marche vite, de façon presque agressive, en balançant les épaules, tout en faisant du sur place, parle fort à tout un tas de personnes autour de lui – mais pas suffisamment pour couvrir la musique (du funk) qu'il diffuse par sa petite radio portative –, se jette à l'eau en éblouissant les moins courageux et regagne sa place auprès de ses amis en ne manquant pas d'envoyer valser du sable sur les *cangas* (paréos) voisines sur son passage. En milieu d'après-midi, alors que le soleil est toujours haut, il se livre pendant une petite demi-heure, en arrière de la plage au niveau des installations sportives de la municipalité, à ce qui me semble être un concours de tractions avec trois autres jeunes hommes également dans la vingtaine – concours qu'il perd. Je ne le sais pas encore, mais il porte ce jour-là la tenue qu'il affichera ensuite chaque fois que je le retrouverai à Arpoador, et qui diffère bien peu de celles arborées dans sa vie quotidienne : bermuda noir, large, strié de trois bandes parallèles rouge, jaune et verte, casquette vissée à l'envers sur son crâne partiellement rasé, lunettes de soleil qui lui mangent le visage. La première fois que je vois Renato, je n'ose pas l'aborder. La seconde fois que je le croise, même *posto* et même scénario, je suis surprise en plein vol de photo : sa photo. Il me propose alors de poser pour moi, bombant fièrement son torse maigre. Ce n'est qu'après plusieurs clichés qu'il me demande pourquoi je tire son portrait : « Tu veux quoi, en fait ? » ; j'explique que je suis étudiante, que je m'intéresse aux plages de Rio. C'est ainsi que je fais la rencontre de Renato, qui m'honorera de sa confiance et de son amitié, et m'ouvrira par la suite, du mieux qu'il le peut, tant de portes : la sienne à Jacarezinho¹⁴, celles des logements de sa famille, celles de ses amis jusqu'aux portes plus lointaines en faisant jouer ses nombreux réseaux. Rencontre qui déliera bien des langues.

Cette brève introduction pour souligner deux choses : d'abord, peut-être, la rencontre est au cœur de la pratique de terrain et de la méthodologie d'enquête : c'est par Renato que se constitue une partie de mon réseau, et dire cela, c'est reconnaître un biais méthodologique majeur ; de fait renoncer à l'exhaustivité dans l'étude des formes d'expression des masculinités noires sur les plages de la zone Sud de Rio. Ensuite, que ce que m'offre Renato, puis ses amis, lors de nos premières rencontres à la plage, sont à proprement parler des performances. L'individu, dans



LAZYLAMA/SHUTTERSTOCK.COM

l'espace public, a bien un rôle, non pas seulement à jouer, mais à tenir. Pour reprendre la terminologie goffmannienne, il donne à voir, il offre une « face » (Goffmann, 1973, p. 10). Les rôles joués (démarche agressive, façon d'occuper l'espace et de s'imposer, par le son, par la voix) mettent en avant une certaine représentation de la masculinité synonyme finalement de virilité, ce qui est réaffirmé dans le cadre des entretiens :

Oui, quand je marche à la plage, je redresse les épaules pour... ben, je me mesure aux autres mecs quoi. Je suis pas trop musclé, mais je me donne un air qui... un air de quelqu'un qui ne se laisse pas chercher les emmerdes. Quand je passe à côté d'autres mecs, je compare, savoir qui est le plus impressionnant des deux. C'est pas que du physique, c'est quelque chose dans l'attitude tu vois (Renato).

Leandro, dix-huit ans, de renchérir :

Moi c'est surtout quand je vois la police. Je me demande toujours quand je vois un flic si je suis plus grand et plus fort que lui. C'est absurde, parce qu'ils sont plusieurs et que quand même, c'est pas le même rapport de force, parce que... c'est sûr, ils ont des armes et moi pas, mais quand même je fais une rapide comparaison de la taille de nos bras !

La question de la couleur de peau apparaît essentielle dans la formation des subjectivités et des identités, et la peau noire, autrefois stigmatisée, est consensuellement valorisée :

Je suis noir. Je pense qu'il y a quelques années, je ne me serais pas présenté comme ça, et les gens, ils disent plutôt que je suis parde ou *moreno* ou... Je ne sais pas. Mais aujourd'hui, je me vois comme un noir. Ces mecs qu'on appelle *nequinho* ou *negão* [nègre], ben oui, je suis un des leurs ! Je suis noir, je me vois comme un noir. Je ne sais pas comment expliquer ça correctement [...] mais toi t'es pas noire, donc bon... je ne sais pas si tu peux vraiment comprendre ce que je te dis.

14. Jacarezinho est un *bairro* de la zone nord. C'est aussi l'une des favelas les plus importantes et réputée parmi les plus dangereuses de la ville avant sa pacification en 2012.

Ou encore comme Leandro, qui lie cette affirmation de *blackness* à une expérience commune, une histoire et une situation partagées :

Ça n'existe pas ce truc de parde, ce truc de la couleur... la couleur marron. La vérité c'est qu'on est noir ! Tu vois, moi je suis pas noir-noir [il montre sa peau]. Mais je m'identifie. Il y a notre histoire passée, et puis les mêmes choses tu sais...

Être noir – ou plus exactement se revendiquer noir – ne renvoie pas seulement à un phénotype prioritairement marqué par une couleur de peau, mais davantage à un processus, à de nouveaux modes d'identification où la *blackness* est synonyme d'expériences collectives de marginalisation. L'accent est spontanément mis sur des métaphores esthétiques et viriles de l'homme noir dont le désir sexuel et la performance sont considérés comme bien supérieurs à celui de l'homme blanc :

Les hommes noirs, leur manière de charmer une femme... C'est un truc complètement différent de la manière de faire des hommes blancs. Et il y a des femmes qui vraiment... elles préfèrent les noirs. Pas toi ? (Leandro).

Le « pas toi ? » ouvre un questionnement quant à un biais méthodologique évident : être une jeune chercheuse blanche conduit en effet à des situations où se combinent régulièrement des rapports interculturels post-coloniaux et des rapports de genre qui invitent, non pas à remettre complètement en question, mais au moins à questionner l'image de la masculinité que ces hommes cherchent à renvoyer dans le cadre de l'entretien¹⁵. Quoiqu'il en soit, de nombreux jeunes hommes étaient parfaitement conscients que les médias faisaient d'Arpoador et du *posto 8* un espace à part, potentiellement dangereux – en somme, un espace noir, et ils ont souvent renchéri sur l'intimidation qui pouvait résulter de leur présence. Les performances offertes par ces jeunes hommes non blancs reprennent donc en bonne partie les poncifs de ce que serait une masculinité racialisée et essentialisée (hypervirilité, hypersexualisation notamment) ; elles corroborent les représentations racistes légitimant le contrôle institutionnel du corps noir masculin par le système carcéral et les politiques urbaines (Wacquant, 2001 ; Davis, 2006), et participent à la reproduction des *controlling images* (Collins, 2005), mais surtout, elles renvoient à la masculinité de protestation telle qu'elle est définie par Connell (1995 ; 2014) à la suite d'Adler, à savoir un modèle de comportement qui émerge en réaction à une expérience d'impuissance et qui débouche sur une prétention à la puissance associée à la masculinité. La masculinité de protestation se développe ici dans un contexte de marginalisation de classe où la revendication d'un

15. Toutefois, il me semble que le temps long passé sur le terrain (treize mois au total), la fréquentation hebdomadaire de ce groupe de jeunes hommes, et l'analyse croisée des discours tenus dans le cadre d'entretiens individuels et d'entretiens collectifs avec une attention spécifique aux glissements des propos minimisent ce biais méthodologique.

pouvoir, constitutive de la masculinité hégémonique, est constamment remise en cause par la vulnérabilité économique et culturelle. Les « mêmes choses » évoquées par Leandro pour définir la *blackness* renvoient ainsi, entre autres, à cette vulnérabilité partagée. Le trajet pour venir à la plage, le plus souvent effectué en bus, en est peut-être l'exemple le plus significatif. Les difficultés d'accès ne sont pas seulement quantifiables en kilomètres ; le trajet relève parfois d'un vécu douloureux en ce qu'il renvoie à la pauvreté et à la stigmatisation, comme le confient à demi-mots certains enquêtés.

Comme personne n'a de voiture, c'est chiant. Dans le bus, t'as chaud. Puis bon, tu sais pas combien de temps tu vas mettre, tu sais pas comment ça va rouler. C'est vraiment dur. La semaine dernière, on a eu je ne sais pas combien de contrôles... Ça a plus que doublé le temps pour venir. Franchement, ça me fout la rage ! (Henrique, vingt-six ans).

Ou encore Edu, vingt-quatre ans : « S'entasser dans le bus, être arrêté, devoir présenter les papiers... C'est



n'importe quoi. » Ces moments d'attente, vécus sur le mode de l'humiliation, le sont davantage encore quand le trajet de bus devient une épreuve intime du fait des fouilles au corps potentielles. Certains évoquent moins la fouille au corps qu'ils ont eu à subir que celles subies par des proches :

Quand ils ont fouillé ma copine, j'ai eu envie de tout casser, tu sais. Je suis complètement sorti de moi. Après, j'ai eu honte de n'avoir eu que l'envie, et de n'avoir rien fait, et d'avoir laissé faire » (Eduardo, dix-neuf ans).

La honte est un sentiment qui est fortement lié au sens de l'honneur, à la fierté et au respect, et durant le trajet, ces jeunes hommes se sentent atteints dans leur masculinité face à leur impossibilité de se protéger eux-mêmes, ou pire, de protéger leur compagne.

Masculinité de protestation et racialisation du lieu

La concordance assez fine entre la masculinité racialisée prescrite dans et par les médias, et la masculinité de protestation performée par certains jeunes hommes noirs issus de milieux populaires (en l'occurrence, de favelas de la zone nord), qui les rend éminemment visibles, n'est pas sans risques¹⁶. En effet, les Noirs ne sont pas les seuls racialisés comme autres, mais les lieux qu'ils investissent et qu'ils s'approprient le sont également. La peur de l'autre devient donc aussi la peur d'un lieu (Sibley, 1992 : « A "fear of the other often turns into a 'fear of place" »). L'expression d'une forme ostentatoire de masculinité de protestation aux *postos* 7 et 8 par certains jeunes hommes noirs issus de milieux défavorisés doit être analysée dans sa relation aux résidents d'Arpoador et plus généralement aux autres habitués de la plage, parce qu'elle a des traductions concrètes sur les façons dont ils perçoivent et investissent le quartier. La thématique de *invasão* (littéralement, invasion), couramment mobilisée dans les entretiens mais aussi dans les médias, est éclairante. La citation suivante est extraite d'un entretien avec F., femme âgée résidant dans le quartier d'Ipanema, à proximité du *posto* 8 :

C'est plus ce que c'était mon Dieu ! Promène-toi seulement un dimanche après-midi, par beau temps, sur la plage d'Arpoador, et tu vas voir, tu vas voir ! Ce n'est plus Arpoador en fait ! Ce n'est plus notre plage, non, bien sûr, c'est comme si c'était chez eux ! En vérité, c'est presque la Piscine¹⁷... Heureusement qu'il y a les jours de la semaine !

Le jeu des pronoms (« notre plage » pour définir en creux une communauté d'appartenance à la plage, en

disant précisément ce qu'elle n'est pas) est symptomatique d'un discours d'envahissement. Il révèle une stratégie de mise à distance personnelle qui vise à combattre la stigmatisation en entrant en conflit avec le « minoritaire ». Comme « le quartier stigmatisé dégrade symboliquement ceux qui l'habitent » (Bourdieu, 1993, p. 261), la réaction des habitants se comprend comme une lutte pour la réappropriation du quartier, afin de protéger leur position sociale. L'ambivalence concernant l'identification au quartier provient d'une double tentative de s'en démarquer pour échapper au déclassement et de se le (ré-)approprier symboliquement en désignant les suburbains ou les *favelados* comme des occupants illégitimes, appuyant ainsi la stigmatisation sociale et ethnique.

Ceci fait écho au développement d'un sens de la possession de certaines portions de la plage parmi les jeunes hommes noirs interrogés. À plusieurs reprises, lors des entretiens, Arpoador a été associé au *quintal*, c'est-à-dire au jardin. Edu explique par exemple, à propos du *posto* 8, que « ici, les personnes sont différentes [de celles des autres *postos*]. Ici, c'est le meilleur *posto* de la plage. C'est un bon endroit pour se faire des potes » ; tandis que pour Henrique, aux « *posto* 10, *posto* 11... les gens s'en fichent [...] ils ne sont pas cools [*legais*], pas cools comme [eux]. Ils n'ont rien à voir avec [eux]. » Les territorialisations dans le langage impliquent des formes de matérialisation et des délimitations matérielles de l'espace ; ce sont des actes en parole qui ont des effets observables sur l'élaboration du monde social, à la manière d'énoncés performatifs. En filigrane de ces discours, ce sont bien des sentiments de rejet qui s'expriment. Ce que la géographie de la présence noire dessine sur les plages, s'apparente bien, en définitive, à une définition du fréquentable par ces mêmes Noirs : ce qu'ils acceptent, et ce qu'ils rejettent, les marges. Ces choix successifs tendent à produire un réseau de lieux signifiants, porteurs de sentiments partagés, qui font, à proprement parler, territoire. Assurément, cette géographie-là est d'ordre émotionnel : elle exprime spatialement des sentiments – d'insécurité, d'oubli, d'exclusion, de justice, de révolte, de rejet – qui tendent à s'affirmer en tant qu'objet de conscience. La plage d'Arpoador et le *posto* 8 opèrent donc comme des micro-espaces d'inclusion et d'exclusion.

« C'est juste un style, une esthétique » : masculinité plurielle en différents espaces sociaux

La publicisation de soi, pour les jeunes hommes noirs, à travers des figures stéréotypées, permet donc de légitimer un certain discours qui encourage la racialisation et l'essentialisation de la masculinité noire, au même titre, on l'a vu, que la racialisation temporaire (le temps du week-end) du lieu. Pourtant, on peut faire l'hypothèse d'un désengagement, parfois, de soi à travers le rôle, ce que met très bien en avant Renato :

16. Le terme « risque » fait référence aux travaux de Patricia Ehrkamp (2008), qui, à partir de l'étude du quartier turc de Marxloh, analyse les « risques de la publicité » : le fait de se rendre visibles, pour les Turcs, renforce le poids du stéréotype et appuie la racialisation du quartier comme autre.

17. La « piscine » réfère à la célèbre piscine de Ramos, complexe creusé d'eau salée en zone Nord créé pour se substituer aux plages de la zone Sud. Sa mention est ici clairement péjorative.

Y a plein de jeunes comme moi qui se comportent un peu comme des voyous, style gangsta, ils roulent des mécaniques et tout, mais jamais ils vont faire quoi que ce soit, jamais ils vont voler, jamais ils vont frapper quelqu'un. C'est juste un style, c'est juste une esthétique.

La présentation explicite, stéréotypée et essentialisée de la masculinité noire ne pourrait-elle pas être l'amorce d'une critique sur la réification du corps noir et de l'expression d'une distance consciente par rapport aux rôles assignés ? Rôle et identités sont-ils forcément en correspondance ? Ces questions invitent à prendre en considération d'autres rôles, joués par ces mêmes jeunes hommes noirs à la plage, en d'autres lieux. Ainsi de Henrique qui se souvient d'une après-midi passée entre le *posto* 10 et le *posto* 11, au niveau du *Country Club* :

J'aime bien les gonzesses là-bas, vers le Country, mais j'ai un peu de mal à leur parler, tu sais, surtout aux petites blanches de la Puc¹⁸. Une fois, il y en avait une que je me serais bien tapée. Mais je lui ai pas trop parlé, j'avais peur de dire quelque chose de déplacé, tu sais, parce que je sais pas... C'est un type de gonzesse totalement différent... Ça me rend dingue parfois. J'ai dû rester dix minutes à ses côtés sans échanger un mot. Juste parce que je ne savais pas quoi dire et quoi ne pas dire.

Reconnaître cette impuissance, c'est renoncer au *show* assez classique joué *posto* 7 en compagnie des amis. C'est ne plus être au centre d'un espace social devenu finalement familier, et donc, aussi, ne plus être capable de maîtriser la situation et l'espace. Henrique se sent peut-être exclu par l'inconfort ici, près du *Country Club*, mais il s'arrache paradoxalement à une masculinité ostentatoire, socialement imposée. Henrique est amuseur public et solitaire éconduit, conscient de ses fêlures. Hétérogénéité en lui-même, multiplicité de facettes identitaires et de masculinités à jouer, suivant les contextes d'interaction, fonction des microgéographies du pouvoir sur la plage.

Les corps des jeunes hommes noirs sont instrumentalisés dans des représentations médiatiques largement diffusées. Sur les plages urbaines de la zone Sud de Rio, ils alimentent, par la négative, un discours médiatique sur le corps accepté/acceptable, et participent à l'élaboration de normes spatiales stéréotypées : une masculinité racialisée, associée à la criminalité, s'attache à un espace lui-même racialisé, Arpoador, et un temps circonscrit, celui du week-end.

L'étude des masculinités en pratique des jeunes hommes noirs souligne pourtant les tensions entre identité et masculinité prescrites et identité et masculinité performées. Certes, nombreux sont les exemples de concordance entre masculinité racialisée prescrite dans et par les médias, et masculinité de protestation de certains jeunes hommes noirs issus de milieux populaires. Mais l'examen des performances de la masculinité révèle qu'il est aussi primordial de les situer. Situation : c'est-à-dire configuration de plusieurs éléments hétérogènes interagissant, mais aussi quelque chose que l'on peut littéralement situer, inscrire dans un lieu. Les masculinités sont en effet ancrées physiquement et socialement dans l'espace, celui de la plage d'Ipanema dont la géographie sociale est complexe. Il n'est pas possible de penser l'individu (par essence indivisible) multiple en soi. Il est possible, en revanche, de le penser multiple en différents endroits. L'espace de la plage est lui-même hétérogène, il autorise une multiplicité d'identités qui ne s'accordent pas nécessairement les unes aux autres, des différences d'usage, une guerre des symboles, des effets de seuils, de distance. Être *leader* et macho au *posto* 7, se découvrir tendre et fragile quelques centaines de mètres plus à l'ouest. Être à la plage finalement, « c'est [peut-être] passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner » (Pérec, *Espèces d'espaces*, 1974)¹⁹.

18. La Puc réfère à la Pontificia Universidade Católica, l'université privée la plus prestigieuse de la ville de Rio.

19. Je remercie chaleureusement Marianne Blidon pour ses remarques constructives lors de la rédaction de cet article.

Références bibliographiques

- Bhabha H.K., (2004), *The Location of Culture*, London/ New York, Routledge.
- Berman M., (1986), « Taking it to the streets: conflict and community in public space », *Dissent*, vol. 33, n° 4, pp. 476-485.
- Bourdieu P., (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil.
- Caldeira T., (2003), *City of Walls: Crime, Segregation, and Citizenship in São Paulo*, Berkley, University of California Press.
- Chase J., (2008), « Their space: security and service workers in a brazilian gated community », *Geographical Review*, vol. 98, pp. 476-495.
- Cohen S., (1972), *Folk devils and moral panics: the creation of the mods and rockers*, London, MacGibbon and Kee.
- Collins P.H., (2005), *Black Sexual Politics*, New York, Routledge.
- Connell R.W., (1995), *Masculinities*, Berkeley, University of California Press.
- Connell R.W., (2014), *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Correa M., (1996), « Sobre a invenção da mulata », *Cadernos Pagu*, n° 6-7, pp. 35-50.
- Crenshaw K., (1991), « Mapping the Margins: Intersectionality, identity politics, and violence against women of color », *Stanford law review*, vol. 43, n° 6, pp. 1241-1299.
- Cresswell T., (1996), *In place, out of place: Geography, ideology and transgression*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Da Matta R., (2006), « Na praia, a reforma da sociedade », *O Globo*, 25 janvier, [en ligne] <http://titaferreira.multiply.com/reviews/item/171>.
- Damasceno C. M., (2000), « "Em casa de enforcado não se fala em corda": notas sobre a construção da boa aparência no Brasil », in A. S Guimarães, L. Huntley (éd.), *Tirando a máscara: ensaios sobre o racismo no Brasil*, Rio de Janeiro, Editora Paz e Terra.
- Davis M., (1992), *Beyond Blade Runner: Urban control – the ecology of fear*, Westfield, NJ, Open Magazine Pamphlet Series.
- Davis A., (2006), *Les Goulags de la démocratie – Réflexions et Entretiens*, Vauvert, Au Diable Vauvert.
- Djavadzadeh K., (2015), « Troubles dans le gangsta rap : quand des rappeuses s'approprient une esthétique masculine », *Genre, Sexualité et Société*, n° 13, [en ligne] <http://gss.revues.org/3577>
- Ehrkamp P., (2008), « Risking publicity: masculinities and the racialization of public neighborhood », *Social and Cultural Geography*, vol. 9, pp. 117-133.
- Farias P.S. (de), (2006), *Pegando uma cor na praia : relações raciais e classificação de cor na cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Biblioteca Carioca.
- Freeman J., (2002), « Democracy and danger on the beach. Class relations in the public space of Rio de Janeiro », *Space and Culture*, vol. 5, n° 1, pp. 9-28.
- Freeman J., (2008), « Great, Good and Divided. The politics of public space in Rio de Janeiro », *Journal of Urban Affairs*, vol. 30, pp. 529-556.
- Freyre G., (2002), *Casa Grande e Senzala*, edição crítica. Nanterre, Allca XX.
- Garland D., (1996), « The limits of the sovereign state: strategies of crime control in contemporary society », *British Journal of Criminology*, n° 36, pp. 445-471.
- Goffmann E., (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne I. La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Halberstam J., (1999), *Female masculinity*, Durham Londres, Duke University Press.
- Hall S., (1996), *Stuart Hall: Critical Dialogues in Cultural Studies*, London, Routledge.
- Hall S., (1997), *Representation: Cultural Representation and Signifying Practices*, London, Sage.
- Hooks B., (2004), *We Real Cool: Black Male and Masculinity*, New York, Routledge.
- Loader I., Girling E., Sparks R., (1998), « Narratives of decline: youth, dis/order and community in an English 'middletown' », *British Journal of Criminology*, n° 38, pp. 388-403.
- Mercer K., (1994), *Welcome to the Jungle: New Positions in Black Cultural Studies*, New York, Routledge.
- Pain R., (2001), « Gender, Race, Age and Fear in the City », *Urban Studies*, vol. 38, n° 5-6, pp. 899-913.
- Penglas B., (2007), « Barbarians on the beach: media narratives of violence in Rio de Janeiro », *Crime Media Culture*, vol. 3, n° 3, pp. 305-325.
- Pérec G., (1974), *Espèces d'espaces*, Paris, Éd. Galilée.
- Prieur C., Dupont L. (dir.), (2012), « Les espaces des masculinités », *Géographie et cultures*, n° 83.
- Sibley D., (1992), « Outsiders in Society and Space », in K. Anderson et G. Gale (éds.), *Inventing places: studies in cultural geography*, Melbourne, Longman Cheshire.
- Souza M.L. (de), (2005), « Urban planning in an age of fear: the case of Rio de Janeiro », *International Development Planning Review*, vol. 27, pp. 1-19.
- Staples R., (1982), *Black masculinity: the Black male's role in American society*, San Francisco, Black Scholar Press.
- Vargas J.H.C., (2006), « When a favela dares to become a gated condominium: the politics of race and urban space in Rio de Janeiro », *Latin American Perspectives*, vol. 33, n° 4, pp. 49-81.
- Wacquant L., (2001), « Symbiose fatale : quand ghetto et prison se ressemblent et s'assemblent », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 139, pp. 31-52.
- Young J., (1971), *The Drugtakers: the social meaning of drug use*, London, Paladin.

Biographie

CLAIRE BRISSON est doctorante en géographie à l'université Paris-Sorbonne (UMR 8185, ENeC). Ses recherches portent sur la (re)formulation de rapports de pouvoir et de domination sur les plages de la zona Sul de Rio de Janeiro. Elle a notamment publié « Observer sur les plages de Rio de Janeiro : à la recherche du corps perdu », *Espaces et Sociétés*, 2016, n° 164-165.

brisson.clr@gmail.com